

Archives de sciences sociales des religions

Numéro 120 (octobre - décembre 2002)
Varia

Sophie Nizard

Archives juives - Revue d'histoire des Juifs de France, n.35/1, 1^{er} semestre 2002 Dossier « se convertir »

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Sophie Nizard, « Archives juives - Revue d'histoire des Juifs de France, no 35/1, 1er semestre 2002 Dossier « se convertir » », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 120 | octobre - décembre 2002, document 120.2, mis en ligne le 28 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/index546.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://assr.revues.org/index546.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

de le rétablir. » (p. 197) Mais c'est au niveau de l'analyse du lien entre expérience sensorielle et langage canonique, références aux textes savants que l'on mesure la force et les raisons du maintien, à travers changements structuraux et contrôle politique, du soufisme musulman. L'autre grande qualité de ce livre est la réflexion que l'A. élabore à partir de la transcription linguistique du lexique soufi et le sens que les adeptes donnent à l'expérience corporelle de la spiritualité. L'ouvrage est complété par le récit d'une tentative de désacralisation du rituel en performance culturelle et touristique et de la rébellion des femmes face à la fermeture d'un sanctuaire (chap. 7). Les débats internes à la confrérie et les tentatives d'épuration de la part des islamistes soulignent les conflits de légitimité au sein du champ religieux et la réaffirmation sociale du mysticisme comme élément constitutif de l'islam.

S.A. aurait pu étendre son analyse à la confrérie en France, en particulier le processus de socialisation qu'elle maintient et les éventuels conflits générationnels dus au passage de l'appropriation de l'expérience migratoire à l'installation définitive. Mais c'est bien le seul regret à l'égard d'un ouvrage qui se lit, d'une traite, comme une œuvre littéraire et que l'on reprend comme outil méthodologique et théorique.

Chantal Saint-Blancat.

120.2

Archives juives – Revue d'histoire des Juifs de France, n° 35/1, 1^{er} semestre 2002 Dossier « se convertir ».

Ce numéro de la revue d'histoire des juifs de France, *Archives juives*, est consacré à la conversion. Conversion des juifs de France au catholicisme depuis le XIX^e siècle, conversion au judaïsme de femmes et d'hommes qui adoptent bien plus qu'une religion. Ce parti pris de traiter dans le même numéro des conversions de juifs au christianisme (essentiellement au catholicisme, religion majoritaire) et des conversions au judaïsme, permet de rendre compte de la dimension quasi démographique du fait (flux entrants-flux sortants), de présenter l'équilibre entrées-sorties du judaïsme, mais également, à partir des diverses contributions présentées, d'en appréhender les dimensions historique, religieuse et sociale.

En effet, on ne peut appréhender l'histoire de ces conversions en France qu'à partir de celle de l'intégration. Si, comme l'indique

André Kaspi dans son éditorial, « la conversion ressemble à un arrachement » si elle est « le rejet volontaire du passé » et « qu'elle demeure le danger majeur qui menace toute minorité... », il semble plutôt à la lecture de ce numéro, qu'elle est le révélateur de ce processus d'intégration qui s'amorce dès l'émancipation des juifs de France. Tantôt volonté de certains juifs d'adhérer à une identité nationale qu'ils n'envisagent pas dépouillée de sa dimension religieuse, comme c'est le cas de Joseph Lémann ou de Pierre Hirsch, dont les motivations sont présentées dans l'article de Frédéric Gugelot. Ainsi Hirsch écrit en 1933, « une patrie est une communion. L'individu, quelle que soit son origine, qui s'agresse à une patrie doit en accepter les règles et les principes ». Et encore : « Ayant communiqué avec ceux de ton choix, famille spirituelle avec qui tu t'es identifié, vis comme eux, comme eux pense, agis, fais l'amour et la guerre avec eux. Aie la même croyance. » Si, pour certains, devenir chrétiens suppose une rupture fondamentale avec l'ancienne croyance, certains convertis (plus systématiquement après la Seconde Guerre mondiale) mettent plus souvent en avant la continuité entre le judaïsme et leur nouvelle croyance. Le converti pousse la logique religieuse jusqu'à voir dans le christianisme l'accomplissement du judaïsme, il ne change donc pas sa religion, « il la complète et la couronne ». Telle est la revendication d'un Jean-Marie Lustiger, « celle d'une double appartenance », à la fois juive et chrétienne.

Cependant, les conversions au catholicisme ne sont pas toujours motivées par la foi ou le mariage, comme le montre Danielle Delmaire, dans son article sur l'affaire Bluth-Mallet, jugée en 1861. La fille aînée d'une famille juive de Sarrelouis vient à Paris et rencontre Théodore Ratisbonne, lui même converti en 1827 et fondateur de la congrégation de Notre-Dame de Sion créée afin de convertir et d'instruire les jeunes filles juives pauvres. Par la suite, la jeune fille, aidée du chanoine Mallet, tente de convertir le reste de la fratrie.

Cette affaire montre combien le clergé soutenait l'œuvre prosélyte des convertisseurs, notamment auprès des enfants. Comme l'indique l'auteur, il s'agit sans doute de la première affaire de conversion forcée à l'encontre de juifs, donnant lieu à un procès. À cette occasion, la liberté de conscience est fortement mobilisée par la communauté juive de France. Cette affaire est à replacer dans le contexte de libéralisation de la société face au pouvoir religieux, contexte favorable à l'idée de séparation, qui ne sera légalement mise en œuvre qu'en 1905.

Le « cas » Pallière, exposé par Catherine Poujol, nous entraîne sur une tout autre piste, celle d'un chrétien, Aimé Pallière (1868-1949), fortement séduit par le judaïsme, qui pourtant ne fera jamais le pas d'une conversion formelle pour cause de refus des rabbins. Le rabbin livournais, Elie Benamozegh, lui propose le « noachisme », ce qui correspond à la tendance de l'époque, c'est-à-dire maintenir le prosélyte au seuil du judaïsme. Sa position de « l'entre-deux » lui donne une réputation de chrétien judaïsant, écouté dans les deux communautés.

Aimé Pallière, suivant de près la fondation d'un culte libéral en 1907, se voit proposer le poste de rabbin de la toute nouvelle synagogue de la rue Copernic. Cependant, sur les conseils de rabbins du Consistoire et de rabbins étrangers avec lesquels Pallière continue d'entretenir des contacts, il décline la proposition. Ceci ne l'empêche pas de continuer d'œuvrer au rapprochement des juifs et d'autres spiritualités (chrétiens, théosophes...) au travers d'une participation à la communauté juive libérale. Le cas Pallière permet de comprendre l'évolution des rapports entre le Consistoire et l'ULI (Union libérale israélite), de la scission de 1907 à une relative normalisation en 1924 (après le retour des libéraux au principe de la *mila* – circoncision – lors d'une conversion et le retour au principe de lecture de la Torah le samedi au lieu du dimanche).

Le passionnant article de Catherine Fhima propose une exploration de la conversion de Max Jacob, qu'elle replace dans le contexte de la Première Guerre mondiale, et qu'elle analyse du point de vue de l'histoire des identités. Les apparitions de 1909 et de 1914 le conduiront à la conversion en 1915. Mais Max Jacob n'a pas l'impression de changer de religion, considérant qu'il n'en a jamais eu. L'A. précise que la famille de Max Jacob, seule famille juive de Quimper, n'observe point les pratiques religieuses. On retrouve, dans l'œuvre littéraire de Max Jacob, son attachement à la Bretagne, de tradition éminemment catholique. Son engagement chrétien va rencontrer un engagement politique singulier par son ralliement à l'Action française. Cette identité complexe du poète que l'A. va traquer dans sa correspondance et ses écrits, apparaîtra de manière plus prégnante à la fin de sa vie. Le judaïsme restera le lieu d'origine, et l'histoire (notamment le port de l'étoile jaune) marquera le poète de l'empreinte du martyr catholique. Cet entremêlement d'identités chez un même personnage ainsi que sa conversion renvoient avant tout à la « question de l'émergence de nouveaux modes d'agrégation à la modernité, sur fond de renouvellement

des identités religieuses, littéraires et politiques » dans l'entre-deux-guerres.

Enfin Madeleine Comte consacre le dernier article du dossier à la congrégation de Notre-Dame de Sion durant la période 1843-1986. Ses fondateurs, les frères Ratisbonne, deux juifs convertis au catholicisme, ont un projet missionnaire orienté vers les juifs. La congrégation est pétrie d'antijudaïsme catholique traditionnel jusque dans les années cinquante. Si à l'étranger, pendant la Seconde Guerre mondiale, certaines communautés de Sion mènent des actions de sauvetage, le bilan de la congrégation française reste contrasté et est marqué par le courage individuel de certaines ancelles qui ont sauvé des enfants juifs. Certes, la question reste posée des baptêmes pratiqués lors de ces sauvetages, notamment de ceux des enfants.

L'affaire Finaly ternit ainsi la réputation de la congrégation. Les frères Finaly nés en 1941 et 1942, circoncis à leur naissance, ne voient pas leurs parents revenir de déportation. Lorsque dès 1945 leurs tantes les réclament, un refus est opposé et les enfants sont baptisés en 1948 puis envoyés en Espagne en 1952, avec la complicité de Sion. C'est l'intervention des autorités rabbiniques de l'époque qui permettra le retour des enfants dans leur famille en 1953.

Le concile Vatican II provoquera un « tournant apostolique » dans la mission de la congrégation. Il s'agit désormais de vigilance et d'action pour un changement de la mentalité catholique vis-à-vis des juifs et de leur tradition. Aujourd'hui, la congrégation est touchée par la crise des vocations, mais le premier pilier de leur engagement est le dialogue judéo-chrétien, le second est l'engagement pour les plus démunis dans le monde.

Il faut souligner ici l'intérêt historique de ce dossier, qui insiste plus sur les conversions de juifs au catholicisme que de chrétiens au judaïsme (hormis le cas d'Aimé Pallière). Certes, une vision d'ensemble manque ici, ainsi qu'une analyse plus globale des contextes historiques et sociaux dans lesquels ces conversions prennent place. Enfin, un état des lieux sur les pratiques de conversions croisées nous aurait permis d'évaluer la probable perte de vitesse, après la Seconde Guerre mondiale, des conversions de juifs au christianisme. La place même de la religion dans la cité permet de faire cette hypothèse, l'intégration de toute évidence, ne passe plus par la conversion au christianisme, religion qui se vit aujourd'hui comme minoritaire dans un monde globalement sécularisé. Quant aux conversions au judaïsme, dans le contexte contemporain, elles semblent de

plus en plus découragées par les institutions officielles du judaïsme français. Une évolution historique des pratiques en la matière nous aurait éclairés. Or seul le cas Pallière permet de la toucher du doigt, la conversion restant, aujourd'hui, l'un des principaux enjeux de dissension entre les différents courants du judaïsme. L'envisager du point de vue historique, tel que cela est fait ici, paraît donc très important.

Sophie Nizard.

120.3

BAUBÉROT (Jean),
MATHIEU (Séverine).

Religion, modernité et culture au Royaume-Uni et en France 1800-1914. Paris, Seuil, 2002, 314 p. (bibliogr., index) (coll. « Point Histoire »).

The core of this text lies in a careful and detailed comparison between the evolution of religious debate in the United Kingdom and the parallel process that took place in France through the course of a 'long' nineteenth century – i.e. from 1800-1914. Both countries represent to some extent a 'type'. The United Kingdom exemplifies the process of secularisation as this has taken place in the Protestant countries of Northern Europe, in which the dominance of religion gradually recedes but without an overt conflict between religion and secular power. France, on the other hand, exemplifies a nation where the concept of *laïcité* has emerged in order to 'manage' the much more conscious elimination of religion from public space (i.e. the state and the school system), a necessarily conflictual process.

At one level therefore, this book becomes a detailed illustration of two major types within the schema set out by David Martin in *The General Theory of Secularization* (1978) – the Latin pattern and the Anglo-saxon pattern. Following Martin, the secularisation process is neither universal nor random, but takes place in different ways in different places, even within Europe. These differences, moreover, can be classified into categories. *Laïcité*, for example, will have no resonance in a primarily Protestant nation, where the church has, effectively, been de-clericalised from the inside. Conversely, the gradual process of secularisation in most parts of the United Kingdom can take place alongside (indeed some would argue within) an established or national church: there is no need to rupture the historic bond between church and state.

There is, however, a further and equally important dimension to this book. In addition to their careful historical record, J.B. and S.M. are concerned with understanding better the democratic process and the place of religion within this. The past, moreover, is the key to the present in each of their two case studies. Two by now familiar examples exemplify this point. The French were understandably bewildered by the debate that took place in Britain after the publication of Salman Rushdie's *Satanic Verses*; the British, in turn, had great difficulty grasping the arguments surrounding the *affaire du foulard* in France. Both episodes derive from the same tension – i.e. that between an incoming community (in this case a Muslim minority) and the host society – but the particular points of conflict manifest themselves differently in each case. The explanations for these differences lie in the past. They are clearly present in the long nineteenth century described so well in the central chapters of this book.

In these chapters, J.B. and S.M. 'compare and contrast' the histories of two neighbouring European nations. The account is concise and clear. So much so that the next step should be, surely, an English edition of this small but valuable volume, for if French students need to be better informed about the evolution of ecclesiastical history across the Channel, so too do their British counterparts require information about France.

Each account is divided into two sections – more or less into two half centuries. Particularly commendable in the chapters devoted to the United Kingdom is the insistence on considerable diversity, both in the detail of the different ecclesiastical currents (the diversity *within* the established Church, the non-conformists, the Catholics etc.) but also in the quite different ecclesiastical histories of the constituent parts of the United Kingdom. Considerable attention is paid to cultural issues: to medical debates, to the conflict between science and religion, to social issues and, above all to education – emphasising both the emergence of a secular system of education and the importance of religious instruction in the nation's schools.

Education, of course, reveals one of the sharpest contrasts between Britain and France. In the former, both the Church of England and the Catholic Church in England and Wales have retained an important stake in the public school system (still managing between 25% and 30% of the schools in England and Wales – schools that are free to the user). Some form of religious education, moreover, remains integral to the curriculum for all children, though the debate continues concerning the nature and